



N° 15. — 2^e année

DÉCEMBRE 1917

20 centimes

les tablettes

SOMMAIRE : L'Homme de douleur : " Menschen im Krieg " d'Andréas Latzko, *Romain Rolland* — Lettre à une amie, *Walt Whitman* — Une trêve à Noël, soliloque d'un poilu, *Claude Le Maguet* — Compagnons d'armes : Henri Guilbeaux, *Claude Le Maguet*.

CONDITIONS D'ABONNEMENT. — Pour tous pays : Un an, 2 fr. 50 — Six mois, 1 fr. 25
Adresser ce qui concerne : la Rédaction, à Claude LE MAGUET; l'Administration, à Albert LEDRAPPIER
Case postale 13718 Jonction, Genève.

A NOS LECTEURS

Encarté dans le dernier fascicule, un prospectus annonçait que les tablettes allaient tenter, pour quelque temps, de donner seize pages par mois en un ou deux fascicules.

Mais nous comptions sans l'ordonnance fédérale, qui interdit à tout périodique d'augmenter le nombre de ses pages. Force nous est donc de continuer comme précédemment. Dans un pareil moment, alors que, par tant d'organes, hurlent à la mort les condottieri de l'écritoire, il est dur d'avoir à limiter la voix de la Vie. Nous nous rattraperons un peu en faisant un usage plus fréquent des petits caractères.

Nous devons aussi renoncer à la publication en livraison spéciale des articles que nous avions réunis pour le numéro Gorki. Ils paraîtront dans différents fascicules.

Les prix d'abonnement sont derechef fixés à 2 fr. 50 l'an et 1 fr. 25 pour six mois. Les abonnés d'un an qui ont déjà payé 5 fr. seront considérés comme abonnés pour deux années — à moins d'un ordre contraire.

L'HOMME DE DOULEUR

Menschen im Krieg¹

de Andréas LATZKO

L'art est ensanglanté. Sang français, sang allemand, c'est toujours l'Homme de douleur. Hier, nous entendions la grande et morne plainte qui s'exhale du *Feu* de Barbusse. Aujourd'hui, ce sont les accents plus déchirants encore de *Menschen im Krieg* (« Hommes dans la guerre »). Bien qu'ils viennent de l'autre camp, je gage que la plupart de nos lecteurs belliqueux de France et de Navarre détaleraient devant eux, en se bouchant les oreilles. Cela risquerait de troubler leur insensibilité.

Le *Feu* est plus supportable pour ces guerriers en chambre. Il y règne un parti-pris d'impersonnalité apparente. Malgré le nombre et la précision des figures, aucune ne domine ; aucun héros de roman : on se sent donc moins lié aux peines, partout diffuses ; et celles-ci, comme leurs causes, ont un caractère élémentaire. L'énormité du Destin qui écrase diminue l'amertume de ceux qui sont écrasés. Cette fresque de la guerre semble, à la fin, celle d'un Déluge universel. La multitude humaine qu'il submerge maudit le fléau, mais l'accepte. Dans le livre de Barbusse gronde une menace pour l'avenir : aucune pour le présent. Le règlement de comptes est remis au lendemain de la paix.

Dans *Menschen im Krieg*, les assises sont ouvertes, l'humanité est à la barre et dépose contre les bourreaux. L'humanité ? Non pas. Quelques hommes, quelques victimes de choix, dont la souffrance nous parle plus directement que celle d'une foule, car elle est individuelle ; nous suivons ses ravages dans le corps et le cœur déchirés ; nous l'épousons ; elle devient nôtre. Et le témoin qui parle ne s'efforce plus à l'objectivité. C'est le plaignant passionné, qui, tout pantelant encore des tortures auxquelles il vient d'échapper, se tourne vers le public et qui lui crie : « Vengeance ! » Celui qui écrivit ce livre sort à peine de l'enfer ; il halète ; ses visions le poursuivent ; il porte incrustée en lui la griffe de la douleur. Nous pouvons dire son nom, que d'abord il voulut tenir caché. Une telle voix est trop poignante pour pouvoir demeurer anonyme. Andreas Latzko² restera, dans l'avenir, au premier rang des témoins qui ont laissé le récit véridique de la Passion de l'Homme, en l'an de disgrâce 1914-1915.

L'œuvre se présente sous la forme de six nouvelles détachées, que relie seulement un sentiment commun de souffrance et de révolte. Ces six épisodes de guerre sont disposés selon un ordre de

¹ *Menschen im Krieg*, 1917, édit., Rascher à Zurich (publié dans la collection « Europäische Bücher »).

² Andreas Latzko est officier hongrois. Il a été blessé dans les combats de 1915-1916, au front italien.

succession tout extérieure. Le premier est un « Départ ». Le dernier, un « Retour ». Dans l'intervalle se classent un « Baptême du Feu », une vision de blessés, une « Mort de Héros ». Au centre, culmine le maître de la fête, l'auteur responsable et adulé, le généralissime vainqueur. Dans les trois dernières nouvelles, la douleur physique étale son visage hideux de Méduse mutilée. Les deux premières sont consacrées à la douleur morale. Mais l'homme qui est au milieu — « Le Vainqueur » — ne voit ni l'une ni l'autre : sa gloire s'assied dessus ; il trouve la vie bonne et la guerre meilleure. Du commencement à la fin du livre, la révolte gronde. Elle éclate, à la dernière page, par un meurtre : un soldat qui revient du front tue un profiteur de la guerre.

Je vais donner l'analyse des six nouvelles.

Le *Départ* (*Der Abmarsch*) a pour scène le jardin d'hôpital d'une paisible petite ville de province autrichienne, à 50 kil. du front. Un soir de fin d'automne. La retraite vient de sonner. Tout est calme. Au loin, on entend gronder les canons, comme des dogues monstrueux enchaînés, au fond de la terre. De jeunes officiers blessés jouissent de la quiétude de la soirée. Trois d'entre eux causent gaiement avec deux dames. Le quatrième, lieutenant de landsturm, dans le civil compositeur de musique, est prostré, à l'écart. Il a un grave ébranlement nerveux, et rien ne peut le tirer de son accablement, même pas l'arrivée de sa jeune et jolie femme ; quand elle lui parle, il se recroqueville, et il s'écarte quand elle veut le toucher. La pauvre petite souffre et ne comprend pas son hostilité. L'autre femme fait tous les frais de la conversation. C'est une *Frau Major*, qui passe les journées à l'hôpital et qui y a contracté « un étrange sang-froid babillard ». Elle est blasée d'horreur ; son éternelle curiosité a quelque chose d'un peu cruel et parfois d'hystérique. Les hommes discutent entre eux « qu'est-ce qui est le plus beau, à la guerre ? » Pour l'un, c'est de se retrouver, comme ce soir, dans la compagnie des femmes.

« — ... Rester cinq mois à ne voir que des hommes, et puis entendre une chère voix de femme ! ... Voilà le plus beau ! Ça vaut déjà la peine d'aller en guerre... »

Un autre réplique que le plus beau, c'est de prendre un bain, d'avoir un pansement frais, un lit blanc, et de savoir qu'on pourra se reposer quelques semaines. Le troisième dit :

« — Le plus beau c'est le silence. Quand on a été là-haut, dans les montagnes, où chaque coup est répercuté cinq fois, et qu'ensuite tout se tait, aucun hurlement, aucun tonnerre, rien qu'un splendide silence, qu'on peut écouter comme un morceau de musique... Les premières nuits, j'ai veillé, assis sur mon lit, les oreilles tendues pour happer ce silence, comme pour une mélodie lointaine qu'on veut attraper. Je crois que j'en aurais hurlé, si beau c'était d'entendre qu'on n'entend plus rien !... »

Les trois jeunes gens plaisaient, et ils rient de bonheur. Chacun est enivré de la paix de cette ville endormie et du jardin d'automne. Chacun ne veut rien en perdre, sans penser à ce qui suivra. « les yeux fermés, comme un enfant qui doit aller ensuite dans la chambre noire ».

Mais voici que la *Frau Major* demande (et son souffle devient plus précipité) :

« — Et maintenant, qu'est-ce qui est le plus affreux à la guerre ? »

Les jeunes gens font la grimace. « Cette question ne rentrait pas dans leur programme... » A ce moment, une voix suraiguë crie, dans l'ombre :

« — Affreux ? Il n'y a d'affreux que le départ... On s'en va... Et qu'on soit laissé, c'est affreux ! »

Silence glacial. La *Frau Major* décampe, par peur d'entendre la suite ; et, sous le prétexte qu'il faut rentrer en ville et que c'est l'heure du dernier tramway, elle entraîne la pauvre petite femme angoissée, que le mot de son mari perce comme un obscur reproche. Les officiers restent seuls ; l'un d'eux, pour changer le cours des idées du malade, lui fait compliment de sa femme, en termes familiers. L'autre se dresse :

« — Une rude femme ? Oui, oui, une crâne femme ! Elle n'a pas versé une larme, quand elle m'a mis en wagon. Toutes étaient ainsi.

Aussi la femme du pauvre Dill. Très crâne ! Elle lui a jeté des roses dans le train, et elle était sa femme depuis deux mois... Des roses, hé hé ! Et au revoir !... Tant elles étaient patriotes, toutes !... »

Et il raconte ce qui est arrivé au pauvre Dill. Dill était occupé à lui montrer la nouvelle photographie qu'il avait reçu de sa femme, quand une explosion lui envoya à la tête une botte avec la jambe coupée d'un soldat du train. Il reçut l'énorme éperon dans le crâne; il fallut se mettre à quatre pour l'arracher. Jusqu'à ce qu'un morceau du cerveau vînt avec. « Comme un polype gris ». Un des officiers, que ce récit horrifiait, court chercher le médecin. Celui-ci veut faire rentrer le malade :

« — Allons, Herr Leutnant, il faut aller au lit maintenant.

« — Il faut aller, naturellement, répond l'autre, avec un profond soupir. Il nous faut tous aller. Qui ne va pas est un lâche; et d'un lâche, elles ne veulent pas. Voilà la chose ! Comprends-tu ? Maintenant, les héros sont à la mode. Madame Dill a voulu avoir un héros à son nouveau chapeau, hé, hé ! C'est pourquoi le pauvre Dill a dû perdre son cerveau. Moi aussi... Toi aussi ! Tu dois aller mourir... Et les femmes regardent, crânement, parce que c'est la mode... »

Il interroge des yeux ceux qui l'entourent :

« — N'est-ce pas triste ? » demande-t-il doucement. Puis soudain il crie, avec fureur :

« — N'est-ce pas une fourberie ? hé ?.. pas une fourberie ? Etais-je un assassin ? Un donneur de coups de couteau ?... J'étais un musicien. Je lui plaisais ainsi. Nous étions heureux, nous nous aimions... Et une fois, parce que la mode a changé, elles veulent avoir des meurtriers ! Comprends-tu cela ? »

Sa voix retombe, gémit :

« — La mienne aussi fut crâne. Pas de larmes ! J'attendais, j'attendais toujours, quand elle commencerait à crier, quand elle me supplierait enfin de descendre, de ne pas partir, d'être lâche pour elle !... Mais elles n'ont pas eu le courage; aucune n'a eu le courage; elles veulent seulement être crânes. Pense un peu ! Pense un peu !. Elle a fait des signes avec le mouchoir, comme les autres... »

Il agite les bras, comme s'il prenait le ciel à témoin :

« — Le plus affreux, tu veux le savoir ? Le plus affreux a été la désillusion, le départ. Pas la guerre. La guerre est comme elle doit être. Est-ce que cela t'a surpris qu'elle soit cruelle ? Seul, le départ a été une surprise. Que les femmes soient cruelles, voilà la surprise ! Qu'elles puissent sourire et jeter des roses; qu'elles livrent leurs maris, leurs enfants, leurs petits, qu'elles ont mille fois mis au lit, bordés, caressés, qu'elles ont fabriqués d'elles-mêmes... voilà la surprise ! Qu'elles nous ont livrés, qu'elles nous ont envoyés, envoyés ! Parce que chacune aurait été gênée de n'avoir pas son héros. Oh ! ç'a été la grande désillusion, mon cher... Ou crois-tu que nous y serions allés, si elles ne nous avaient pas envoyés ? Le crois-tu ?... Aucun général n'aurait rien pu, si les femmes ne nous avaient pas fait empiler dans le train, si elles nous avaient crié qu'elles ne nous reverraient plus, si nous étions des meurtriers. Pas un n'y serait allé, si elles avaient juré qu'aucune d'elles ne coucherait avec un homme qui aurait fendu le crâne à des hommes, fusillé des hommes, éventré des hommes ! Pas un, je vous le dis !... Je ne voulais pas le croire qu'elles pourraient le supporter ainsi. Elles font semblant, pensais-je; elles se retiennent encore; mais quand la locomotive sifflera, elles crieront, elles nous arracheront du train, elles nous sauveront. C'était la seule fois qu'elles auraient pu nous protéger... Et elles ont voulu seulement être crânes !... »

Il se rassied, brisé, et se met à pleurer. Un cercle s'est formé autour de lui. Le médecin dit avec bonhomie :

« — Allons dormir, monsieur le lieutenant, les femmes sont ainsi, on ne peut rien y faire ».

Le malade bondit, irrité :

« — Elles sont ainsi ? Elles sont ainsi ? Depuis quand, hé ? N'as-tu jamais entendu parler des suffragettes, qui giflent des ministres, qui mettent le feu aux musées, qui se font ligotter aux poteaux de réverbères, pour le droit de suffrage ? Pour le droit de suffrage, entends-tu ? Et pas pour leurs maris ? »

Il resta un instant, privé de souffle, terrassé par un sauvage dé-

espoir; puis il cria, luttant contre les sanglots, comme une bête aux abois :

« — As-tu entendu parler d'une seule qui se soit jetée devant le train, pour son mari ? Une seule a-t-elle giflé pour nous des ministres, s'est-elle ligotée aux rails ? On n'a pas eu besoin d'en repousser une seule. Pas une ne s'est émue dans le monde entier. Elles nous ont chassés dehors. Elles nous ont fermé la bouche. Elles nous ont donné de l'éperon, comme au pauvre Dill. Elles nous ont envoyés tuer, elles nous ont envoyés mourir, pour leur vanité. Ne les défends pas ! Il faut les arracher. Les arracher, comme de la mauvaise herbe, avec la racine ! A quatre, il faut les arracher, comme pour Dill. A quatre, et alors il faudra qu'elles sortent. Tu es le docteur ? Là ! Prends ma tête ! Je ne veux pas de femme. Arrache ! Arrache !... »

Il se frappe le crâne à coups de poing. On l'emporte, hurlant. Le jardin se vide. Tout s'éteint peu à peu, lumières et bruits, sauf la toux des canons au loin. La patrouille qui a aidé à rentrer le fou à l'hôpital repasse, avec un vieux caporal, tête baissée. Au loin, l'éclair d'une explosion et un long roulement. Le vieux s'arrête, écoute, montre le poing, crache de dégoût et gronde : « Pfui Teufel ! »

J'ai cru bon de traduire de larges extraits de cette nouvelle, pour donner une idée de ce style saccadé, frémissant, frénétique, qui tient du drame plus que du roman, et où passe quelque chose de la sauvagerie des passions shakespeariennes. Et je crois utile aussi que cette page amère, injuste — et si profonde ! — soit largement répandue, afin que ces pauvres femmes qui se guident, par amour bien souvent, aux sentiments surhumains, puissent entendre, à travers la confession d'un fou, les secrètes pensées qu'aucun homme n'ose leur livrer, et l'appel muet, presque hon- teux, à leur toute faible, toute simple, toute maternelle humanité.

* * *

Je passerai plus rapidement sur les autres nouvelles.

La seconde, *Feuertaufe* (« Baptême du Feu »), — très longue, un peu trop peut-être, mais riche de douleur et de pitié, — se passe presque tout entière dans l'âme d'un capitaine quadragénaire, Marschner, qui conduit sa compagnie, sous le feu de l'ennemi, à la tranchée de première ligne la plus exposée. Il n'est pas un officier de métier. Il est ingénieur civil, après avoir été officier et s'être remis, à trente ans, sur les bancs de l'école, pour sortir du métier militaire : c'est la guerre qui l'y a réintégré. Avant-hier encore, il était à Vienne. Ses hommes sont des pères de famille maçons, paysans, ouvriers, sans le moindre enthousiasme patriotique. Il lit en eux, et il a honte de mener à une mort certaine ces pauvres gens qui se confient à lui. A ses côtés marche le jeune lieutenant Weixler, l'être le plus froid, le plus implacable, le plus inhumain, — comme on l'est souvent à vingt ans, « quand on a pas eu le temps d'apprendre le prix de la vie ». La dureté de cet homme (qui est d'ailleurs un officier impeccable) fait souffrir Marschner jusqu'à l'exaspération. Une hostilité furieuse s'amasse sourdement entre eux. A la fin, au moment où elle va se faire jour, une mine éclate dans la tranchée, où les deux hommes se regardent avec animosité. Elle les ensevelit sous les décombres. Quand le capitaine revient à lui, il a le crâne fracassé; mais il voit à quelques pas l'impitoyable lieutenant, éventré, ses entrailles enroulées autour de lui. Ils échangent un dernier regard.

« Et Marschner vit un visage presque inconnu, blême, triste, des yeux effrayés, une expression douce, molle, plaintive, autour des lèvres, avec une inoubliable résignation, tendre et douloureuse... »

« — Il souffre !... » pensa Marschner. Ce fut comme un transport de joie en lui. Et il mourut... »

Der Kamerad (« Le Camarade ») est le journal d'un soldat à l'hôpital, — affolé par les spectacles de la guerre, surtout par une horrible vision de blessé qui agonise, un misérable à la face emporté par un coup de harpon. L'image est à jamais gravée dans son cerveau. Elle ne le quitte ni jour ni nuit; elle s'assied, se lève, mange, dort avec lui : c'est « le Camarade ». Sa descrip-

tion est hallucinante; et la nouvelle contient les pages les plus violentes du livre contre les meneurs de la guerre et les imposeurs de la presse.

Heldentod (« Mort d'un héros ») représente l'agonie, à l'hôpital, du premier lieutenant Otto Kadar. Il a le crâne brisé. Tandis que les officiers du régiment étaient gaiement réunis et se faisaient jouer par un gramophone la Marche de Rakoczy, une bombe a fait explosion au milieu d'eux. Et le mourant ne cesse de parler de la Marche de Rakoczy. Il revoit toujours le cadavre d'un jeune officier, à la tête arrachée et portant, à la place, enfoncé dans le cou, le disque du gramophone. Dans son délire, il imagine que l'on a changé la tête à tous les soldats, à tous les officiers, à lui-même, et qu'on l'a remplacée par des plaques de gramophones. C'est pourquoi il est si facile de les mener à la boucherie. L'agonisant se frappe le crâne furieusement, pour arracher la plaque, et meurt. Sur quoi, le vieux major dit avec emphase : « Il est mort en vrai Hongrois! avec la Marche de Rakoczy sur les lèvres ».

Heimkehr (« Le Retour ») raconte le retour au pays d'un blessé de la guerre. Johann Bogdán, qui était le coq du village, y revient défiguré. A l'hôpital, on lui a refait le visage, avec des lambeaux de chair coupés et greffés. Quand il se voit dans le miroir, il s'épouvante lui-même. Au village, on ne le reconnaît plus. Seul, un bossu, qu'il méprise, l'humilie de sa familiarité. Le pays est transformé. On y a installé une fabrique de munitions. La promise de Bogdán, Marcsa, y travaille, et elle est devenue la maîtresse du patron. Bogdán voit rouge, et il tue le patron d'un coup de couteau. Il est assommé aussitôt après. — On sent, dans cette nouvelle, monter la révolution : elle s'empare, malgré lui, du cœur de Bogdán, qui était, de nature, foncièrement et stupidement conservateur. C'est une vision menaçante du retour des poilus de toutes les armées, se vengeant de ceux qui les ont envoyés à la mort et sont restés à l'arrière, pour jouir et pour spéculer.

J'ai réservé pour la fin la troisième nouvelle, qui tranche sur les autres par la sobriété de l'émotion : *Der Sieger* (« Le Vainqueur »). Ailleurs, le tragique se montre à nu, et saignant. Ici, il est recouvert du voile de l'ironie. Il n'en est que plus redoutable. Sous le ton calme du récit, la révolte frémit; l'âpre satire cloue les bourreaux au pilori.

« *Le Vainqueur* », c'est S. E. le Oberkommandant d'armée, le célèbre généralissime X, connu dans toute la presse sous le nom de : « Le vainqueur de *** ». Il est là, dans toute sa gloire, sur la grand' place de la ville qui est le siège de l'Oberkommando, et où il est maître absolu : il peut tout faire et tout défaire. C'est l'heure de la musique. Une belle après-midi d'automne. S. E. est à sa table de café, en plein air, au milieu de brillants officiers et de dames élégantes. A soixante kilomètres du front. Par son ordre absolu, défense est faite aux médecins de laisser sortir les mutilés ou convalescents dont l'aspect déplaisant pourrait troubler la satisfaction des bien portants : on les consigne à l'hôpital, comme déprimants pour l'enthousiasme public. — La nouvelle est le simple récit des heures charmantes que passe, ce jour-là, S. E. Il trouve la guerre une chose excellente : a-t-on jamais été plus gais! Et quelle mine magnifique ont ces jeunes gens qui reviennent du front! « Croyez-moi, le monde n'a jamais été aussi sain qu'aujourd'hui ». Toute la société abonde, naturellement, en ce sens, et célèbre les effets bienfaisants de la guerre. S. E. digère son heureuse fortune, ses titres, ses décorations, récolte d'une seule année de guerre, après avoir croupi trente-neuf ans dans la paix et la médiocrité. C'est un vrai miracle. Il est devenu un héros national; il a son auto, son château, son maître-cuisinier, une chère exquisite, un train de maison seigneurial — et tout, sans qu'il lui en coûte un sou. Un seul point sombre : la pensée que ce conte de fées pourrait disparaître brusquement comme il est venu, et le laisser choir dans l'ignoble médiocrité. Si l'ennemi réussissait à forcer la ligne de tranchées?... Mais non. Il se rassure. Tout va bien. La grande offensive ennemie, annoncée depuis trois mois, déclenchée depuis vingt-quatre heures, se heurte à un mur de fer. « *Le réservoir humain* » est plein jusqu'à

déborder. Deux cent mille jeunes forts gaillards sont prêts à entrer dans la danse, jusqu'à ce qu'ils y restent, dans une boue de sang et d'os... S. E. est interrompue de son agréable rêverie par son aide-de-camp, qui lui demande audience pour le correspondant d'un important journal étranger. L'interview est finement notée. Le général ne laisse pas parler le journaliste; il a ses développements tout prêts :

« Il parla d'un ton tranchant et assuré, avec de courtes pauses. Avant tout, il rappela en les glorifiant ses braves soldats, célébra leur courage, leur mépris de la mort, leurs actes sublimes au delà de tout éloge. Alors, il exprima son regret de l'impossibilité où il était de rendre à chacun de ces héros ce qui lui était dû et réclama de la patrie — sur un ton plus élevé — une reconnaissance impérissable pour tant de fidélité et de renoncement à soi. Il déclara, en désignant du doigt l'épaisse forêt de ses décorations, que toutes les distinctions dont il avait été l'objet étaient un hommage rendu à ses soldats. Enfin, il glissa quelques mots d'éloges mesurés pour la valeur combative des soldats ennemis et l'habileté de leur commandement; et il termina par l'expression de son inébranlable confiance en la victoire finale ».

Quand le discours est clos, le général fait place à l'homme du monde :

« — Vous allez maintenant au front, Herr Doctor? » demande-t-il avec un sourire obligeant. Et il répond au « Oui » ravi du journaliste par un soupir profond et mélancolique :

« — Heureux homme! Je vous envie. Voyez-vous, c'est le côté tragique dans la vie du général d'aujourd'hui qu'il ne peut plus conduire lui-même ses troupes au feu! Toute sa vie, il s'est préparé à la guerre, il est soldat de corps et d'âme, et il ne connaît que par oui-dire les excitations du combat... »

Naturellement, le reporter est enchanté de pouvoir montrer le tout puissant guerrier dans le rôle sublime du renoncement.

Cette scène si confortable est dérangée par l'intrusion d'un capitaine d'infanterie, au cerveau détraqué, qui s'est échappé de l'hôpital. S. E., furieuse, se contraint à la bonhomie, et fait reconduire l'importun en auto. Il tire de l'épisode quelques phrases touchantes sur l'impossibilité d'agir où serait un général s'il voyait toute la misère du combat. Et il esquive la dernière question du journaliste : « Pour quand croyez-vous que nous puissions espérer la paix? » en le renvoyant au Seigneur d'en face, celui qui est dans l'église, le seul qui puisse répondre. — Après quoi, S. E. fond sur l'hôpital comme un ouragan, lave la tête au vieux médecin-chef et lui enjoint d'enfermer à clef tous ses malades. Sa collègue, un peu soulagée, se rallume au reçu d'un message du front : un général de brigade lui décrit les effroyables pertes subies et l'impossibilité de tenir sans envoi de renforts. Son Excellence, dans les calculs de laquelle il entraînait parfaitement que la brigade fût exterminée, après avoir tenu le plus longtemps possible, s'indigne que ses victimes aient des conseils à lui donner; et il intime à la brigade la défense de se replier. — Enfin, la journée terminée, le grand homme rentre en auto à son palais, remâchant encore avec fureur la sottise question du journaliste : « Pour quand S. E. espère-t-elle la paix? »

« Espérer!... Quel manque de tact!... Espérer la paix! Qu'est-ce qu'un général a de bon à attendre de la paix? Un pékin ne peut-il pas comprendre qu'un général commandant d'armée n'est vraiment commandant et vraiment général que dans la guerre, et que dans la paix il n'est plus rien qu'un Herr professor au collet galonné?... »

Le général grogne encore, quand l'auto s'arrêtant, pour fermer la capote à cause de la pluie, S. E. entend au loin le crépitement des mitrailleuses. Alors, ses yeux s'éclaircissent.

« — Dieu merci! Il y a encore la guerre! »

* * *

On a pu se rendre compte, par les extraits cités, de la puissance d'émotion et d'ironie de cette œuvre. Elle brûle. C'est une torche de souffrance et de révolte. Ses défauts comme ses qualités tiennent à cette frénésie. L'auteur est un écrivain très maître de son art, mais il ne l'est pas toujours de son cœur. Ses souvenirs

sont des plaies encore ouvertes. Il est possédé par ses visions. Ses nerfs vibrent comme des cordes de violon. Ses analyses de sentiments sont presque toujours des monologues trépидants. L'âme ébranlée ne peut plus trouver le repos.

On lui reprochera sans doute la place prépondérante que prend dans son livre la douleur physique. Elle le remplit. Elle obsède l'esprit et les yeux. C'est après avoir lu *Menschen im Krieg* que l'on reconnaît combien Barbusse a été sobre de ces effets matériels. Si Latzko y recourt avec insistance, ce n'est pas seulement qu'il est poursuivi par cette hantise. Il veut la communiquer aux autres. Il a trop souffert de leur insensibilité.

C'est en effet la plus triste des expériences que nous devons à cette guerre. Nous savions l'humanité bien bête, bien médiocre, bien égoïste; nous la savions capable de bien des cruautés. Mais si dénué d'illusions que l'on fût, nous ne nous doutions pas de sa monstrueuse indifférence aux cris des millions de suppliciés. Nous ne nous doutions pas du sourire sur les lèvres de ces jeunes fanatiques et de ces vieux enragés qui, du haut des arènes, assistent sans se lasser à l'égorgeement des peuples, pour le plaisir, l'orgueil, les idées et les intérêts des spectateurs. Tout le reste, tous les crimes, nous pouvions les admettre; mais cette sécheresse de cœur, c'est le pire de tout, et l'on sent que Latzko en fut bouleversé. Comme un de ses personnages, qui passe pour malade parce qu'il ne peut oublier le spectacle des souffrances, il crie au public impassible :

« Malade!... Non. Malades, ce sont les autres. Malades sont ceux qui rayonnent en lisant les nouvelles de victoires et de kilomètres conquis sur des montagnes de cadavres, — ceux qui entre eux

et l'humanité ont tendu un paravent de drapeaux bariolés... Malade est celui qui peut encore penser, parler, discuter, dormir, sachant que d'autres, avec leurs entrailles dans les mains, rampent sur les mottes de terre, comme des vers coupés en tronçons, pour crever, à mi-chemin de l'ambulance, tandis que là-bas, au loin, une femme au corps brûlant rêve auprès d'un lit vide. Malades sont tous ceux qui peuvent ne pas entendre gémir, grincer, hurler, craquer, crever, se lamenter, maudire, agoniser, parce qu'autour d'eux bruit la vie quotidienne... Malades sont les sourds et aveugles, non moi. Malades sont les muets, dont l'âme ne chante pas la pitié, ne chante pas la colère...¹ »

Et c'est à les atteindre dans leur engourdissement, c'est à leur appliquer sur la peau le fer rouge de la douleur que vise sa volonté. Je crois bien qu'il s'est peint dans le capitaine Marschner de la deuxième nouvelle, qui, au milieu de son troupeau égorgé, ne souffre rien tant que de l'indifférence cruelle de son lieutenant, et qui, près de mourir, s'illumine d'un sourire de soulagement, quand il voit sur le dur visage se poser l'ombre douce de la douleur, — de la douleur fraternelle...

« — Dieu soit loué! pense-t-il. Maintenant, ils savent ce que c'est que souffrir!... »

« *Durch Mitleid wissend...* », comme chante le chœur mystique de *Parsifal*...

Cette « souffrance avec » (*Mitleid*), cette « souffrance qui unit », déborde de l'œuvre d'Andréas Latzko.

15 novembre 1917.

ROMAIN ROLLAND.

¹ « Der Kamerad ».

Lettre à une amie¹

Le distingué traducteur français de Walt Whitman, nous envoie une lettre du grand poète américain, — lettre écrite durant la guerre de Sécession. L'activité charitable du bon Walt pendant cette guerre est une des plus belles pages de sa vie. Elle eut d'ailleurs une conséquence fatale pour lui. Il paya de sa robuste santé l'excès de fatigue auquel il s'était astreint pour soulager les blessés. Whitman soignait avec le même amour sudistes et nordistes. Après avoir fait don aux tourmentés de toutes les ressources de son cœur, il sortait de l'hôpital, accablé de tristesse et de fatigue. Et si juste qu'il trouvât cette guerre, il ne pouvait s'empêcher d'en déplorer la longue durée. « Il faut que cela finisse », dit-il à des amis, un soir que le spectacle des douleurs humaines l'avait particulièrement affecté.

Washington, 11 octobre 1863.

Chère amie,

J'ai bien reçu vos deux lettres, qui m'ont fait grand plaisir. Ne faites pas attention à mon peu de promptitude à vous répondre, car vous savez quel détestable correspondant je suis... Vous m'avez écrit au sujet d'Emma², qu'elle croit qu'elle pourrait et devrait venir

¹ Adressée à une vieille amie du poète et de sa mère, à l'époque où Walt Whitman se consacrait au service volontaire des malades et des blessés de la grande guerre de Sécession, où presque chaque jour, la besogne d'écritures qui le faisait vivre achevée, il s'acheminait vers l'un des quartiers de cette immense cité de la douleur qui avoisinait la capitale pour y « distribuer moi-même le contenu de mes poches et de mon sac », versant aux victimes son magnétisme d'homme fort et son affection sans limites, les remontant, les consolant, s'asseyant à leur chevet pendant des heures pour les disputer à la mort, pourvoyeur des besoins de l'âme et du corps — années de l'« épreuve suave et cruelle » qui le marqua pour sa vie entière, lui et son œuvre.

² Une des filles de l'amie à laquelle est adressée la lettre ci-dessus.

L. B.

ici comme infirmière pour les soldats. La chère enfant, je sais que ce serait une bénédiction pour les hommes d'avoir l'affection de ses mains et de son esprit, et les pauvres gars qui l'auraient, quels qu'ils fussent, l'estimeraient vraiment ainsi. Mais, ma chérie, c'est une terrible chose — vous ne savez pas ce que sont ces blessures, ces maladies, l'état lamentable dans lequel bon nombre des hommes sont amenés ici et y restent pendant des jours; parfois avec des blessures gangrenées où grouillent les vers. Dans les ambulances du front ils n'ont pas les soins qu'il faudrait (et ne peuvent les avoir), et après une bataille demeurent à l'abandon pendant des jours et des jours.

... J'espère que cette lettre vous trouvera en bonne santé physique et morale. Quant à moi je me porte à merveille — il faudra que j'aie là-bas vous voir, j'imagine — j'ai engraisé, je vis considérablement en plein air, et j'ai le visage rubicond et tanné plus affreusement que jamais. Vous voyez donc que ma vie parmi ces hôpitaux lamentables, où frappe sans cesse la mort, ne m'a pas affecté physiquement, car, cet automne, je débordais de santé, et c'est pour cela que je sens que je dois continuer à besogner parmi tous les malades et les faibles; et comme je vous donnerais une part généreuse de ma santé, oh oui, joyeusement, chère Abby, si cela était possible.

Je vais et viens continuellement parmi les hôpitaux. Celui auquel je vais le plus souvent depuis trois mois est celui d'Armory-square, car il est grand, rempli, en général, des blessures et des maladies les plus graves, et parmi ceux que l'on visite le moins. Je ne passe pas un jour ou une soirée sans aller à celui-ci ou à un autre.

Je suis à même de donner quelque chose aux hommes, et parfois une bouchée, un rien, pour leur souper à tous. En outre, il y a toujours des cas particuliers qui demandent quelque chose spécialement. Par dessus tout les pauvres gars font fête à l'amitié, à une personnalité magnétique (il en est de si fervents, si assoiffés de cela) — les pauvres garçons, comme ils sont jeunes, étendus là avec ce visage pâle et ce muet regard de leurs yeux. Oh ! comme on se prend à les chérir — souvent, certains en particulier, si torturés, si bons, si mâles, si pleins d'affection ! Abby, vous souririez de me voir au milieu d'eux — bon nombre ont l'air d'enfants. Toute cérémonie est généralement mise de côté : ils souffrent, ils sont épuisés et si las, ils ne sont pas rares ceux qui sont sur leur lit de mort ; beaucoup en sont venus à compter que nous nous embrasserons quand je les quitte le soir, parfois ils sont une quantité ainsi et il faut que je fasse le tour, les pauvres gars ! Le soldat en campagne est peu dorloté, mais, Abby, je sais ce qui est dans leur cœur, toujours présent, bien qu'ils n'en soient pas conscients eux-mêmes.

J'ai une maison où j'achète de délicieux gâteaux qu'elle fabrique, des biscuits sucrés et ainsi de suite. L'une de mes façons de procéder, entre autres, est d'en acheter une bonne provision et de parcourir deux salles en en donnant une portion à chaque homme pour son souper, le lendemain deux autres salles et ainsi de suite. Puis chaque cas prononcé exige quelque chose d'approprié à lui seul. Je passe mes soirées entièrement aux hôpitaux — et souvent mes journées. Je distribue un peu d'argent en menues sommes — ce que je suis à même de donner — et en vérité toutes sortes de choses, du manger, des vêtements, des timbres-postes (j'écris

des masses de lettres), de loin en loin une bonne paire de béquilles, etc. Je leur fais aussi la lecture. Tous les malades de la salle qui peuvent marcher se groupent autour de moi et écoutent.

Je vous raconte toutes ces choses, ma chère, parce que je sais que cela vous intéressera. Je me plais beaucoup à Washington... J'ai trois ou quatre heures d'écritures chaque jour, et je fais quelques correspondances pour les journaux ; je gagne assez pour payer mes dépenses — je vis, il est vrai, à peu de frais. J'aime la mission à laquelle je me consacre ici, et comme elle me tient profondément, je continuerai.

15 octobre.

Eh bien, Abby, je pense que ma lettre est déjà assez longue. J'aurais dû la terminer et la faire partir dimanche dernier, le jour où je l'ai écrite. J'ai été très occupé. Nous avons en ce moment de nouveaux arrivages de blessés et de malades sans discontinuer — certains dont l'état est très grave.

Aux hôpitaux, parmi ces jeunes Américains, je ne puis vous décrire quels attachements mutuels se nouent et à quel point sont profonds et tendres ces gars. Il en est qui sont morts, mais mon amour pour eux survivra jusqu'à mon dernier souffle. Ces soldats, eux aussi, savent aimer, quand s'offrent à eux la personne qu'il faut et l'affection qu'il faut. Cela est prodigieux. Vous voyez que je m'évade dans les nuages, mais c'est mon élément... Allons, je termine, la pluie tombe à verse, le ciel est sombre, il est entre deux et trois heures. Je vais aller dîner et puis à l'hôpital. Au revoir, chères amies, avec mes affections pour tous.

WALT WHITMAN.

Une trêve à Noël

La proposition d'une trêve entre belligérants pour la Noël sera sans doute bien accueillie. L'époque de Noël étant de coutume réservée à d'autres taeries, il paraîtra décent que les hommes renoncent à l'égorgeement mutuel à pareil moment.

Et puis, serait-il prudent de refuser à l'Amour ce ridicule acompte exigé par la tradition ? On doit des ménagements à un créancier si longtemps berné et prêt à réclamer ses droits.

Comme ce serait bien, tout de même, de consentir au sacrifice d'une journée de barbarie en l'honneur de Celui qui prêcha la fraternité entre les hommes et dont le supplice, reconstitué de place en place le long des routes et en petit à la tête des lits, est comme un avertissement aux égarés tentés d'observer ses préceptes !

SOLILIQUE D'UN POILU

Alors, on s'bourlingue pas ce soir ?... Les canons ont fermé leurs gueules... Non, mais, quel silence ! Ça me fout l'trac, ce silence-là. On s'sent trop seul, on est perdu... V'là qu'on nous laisse en tête à tête avec not' cafard ! C'est pas des crasses à nous faire, ça...

Y a rien longtemps qu'j'ai pas vu l'ciel. I passe trop d'sales machins entre lui et nous. Vrai, c'qu'i y en a des étoiles !... Ah ! marrez ! ça m'donn' le vertige ; c'est trop haut, c'est trop grand !...

Non mais, qu'est-ce que ça veut dire ? Qu'est-ce qui va se passer ?... Ah ! j'crois qu'j'y suis. Ça doit être la Noël. J'ai vu dans les journaux qu'des bath zigs demandaient à c'qu'on fasse trêve ce jour-là... Un jour de trêve !... Ben n'en v'là d'eun' générosité... C'est comme si qu'on offrirait un bécane à un loup affamé. Un jour de trêve, un jour !... C'est mêm' pas la peine de livrer bataille à nos poux : y a pas à espérer la victoire en si peu d'temps.

Noël ! Noël !... J'donn'rais rien cher en ce moment pour être dans une étable entre une vache au regard bête et un bourrin philosophe !... N'empêch' que c'était un frangin et un mec dessal' que l'nommé Jésus. Comment qu'i t'les a sortis, les faiseurs du temple ! Et pi, c'qu'i jactait bien ! Mais ça y a coûté cher au pau' gars !... Aujourd'hui, ça s'rait p'têt' plus rapide, mais ça s'rait l'même prix. C'est surtout pour les types comm' lui qu'est fait l'poteau d'exécution.

Tout de même, faudrait pas qu'i sache c'qui s'passe en ce moment, i s'rait trop malheureux...

Paraît qu'il a pas mis assez cher au rachat des hommes. On continue à crucifier ses meilleurs copains et

l'monde il a jamais été si moche. Combien qu'i y en a qui observent ses préceptes, de ceux qui l' célèbrent?... Pourtant, ça s'rait rien bath sur terre si on l'avait écouté.

Aimez-vous les uns les autres, qu'i disait et il ordonnait de ne pas tuer. Pourquoi qu' j'ai jamais réfléchi à ça, moi?... J'ai-t-i seulement jamais réfléchi d' ma vie?... Non, mais qu'est-ce qui me prend ce soir? J'ai toujours été qu'un numéro, un marche-droit, mes zigues et v'là que j' me mets à raisonner! Allons, allons! ferme ça, mon crâne! ta gueule, mon cœur!... vous n'avez rien à dire. Un type comme moi est fait pour obéir... Ouat! y a rien à faire, c'est plus fort que moi. Ben oui, là! il avait raison l' frère. Pourquoi s' saigner entre hommes... On turbinait et l'effort était assez ingrat, mais on savait trouver des compensations à son sort. Il y avait les dimanches qui faisaient comme une sortie de tunnel au bout de la semaine. Il y avait la femme, les mignards friands de caresses, la maison qu'on aimait. Il y avait les copains. Il y avait les grands drames, les profondes comédies de la simple vie de tous les jours. En face c'était kif-kif. Des deux côtés le peuple était bon, le peuple était heureux. Il savait renouveler ses joies, ses émotions. Comme les bonnes ménagères font d'un ancien habit, il avait le secret de remettre sa vie à neuf à l'aide de riens qu'il trouvait en son cœur riche d'affection et de naïveté. Pourquoi qu' c'est fini tout ça?... Pourquoi qu' les bons pères i tuent les bons pères? Pourquoi qu' les boulots i s'assomment entre eux?... Pourquoi qu'on fait pleurer leurs femmes et qu'i font pleurer les nôtres?... Pourquoi qu'on fait des orphelins, et qu'on les dénombre, et qu'on est fier d'un bon massacre comme autrefois d'une bonne journée de labeur aux pièces? Pourquoi qu'on s' tourmente entre braves gens?... Pourquoi qu'on a fait de nous des assassins?... Pourquoi, malheur! pourquoi? C'est des choses qui n' devraient pas être.

* * *

— Quoi! v'là l' bruit du canon qui r'prend?... Ah! le brutal!... J' commençais à m'habituer au silence... Bon, du r'mue-ménage, à présent.

Un sergent ordonne :

— Rassemblement!... Finie la trêve, les gars, ce n'est plus la Noël. Va s'agir d'en mettre un coup, tout à l'heure.

— Moi, je n'en suis pas!

— Non mais, t'es pas louf, l'ami?... C'est-i qu' t'aurais pas cuvé ton pinard?

— I n'est pas question d' pinard. C'est un homme que t'as d'avant toi. J' te répète qu'i n' faut pas compter sur moi. Et à vous tous, camarades, j' vous dis qu' les hommes d'en face sont vos frères. Ni eux ni nous ne sommes faits pour ce rôle de brute. Ceux qui disent que vous avez des ennemis, mentent. La faute, le malheur des uns et des autres est d'avoir renié la fraternité...

— Dis donc, en v'là pied avec tes palabres! T'as assez fait l' zouave, hein!... Allez, empoignez-moi c' christ à la manque. Ton compte est clair, mon vieux!...

Le compte est clair de tous ceux dont la conscience se réveille.

CLAUDE LE MAGUET.

COMPAGNONS D'ARMES

Henri Guilbeaux

Jamais homme n'a été plus vilipendé. Des gens, paraît-il, trouvent cela plaisant et collectionnent les articles où on le calomnie. Que vous faut-il?... Il y a des journalistes pour vous servir. Il vous plaît d'assister au spectacle d'un homme qu'on bafoue, qu'on salit et qu'on piétine? Vous aimez qu'on traîne les hommes de cœur dans la boue, qu'on frappe par derrière les courageux?... Vous trouverez des spécialistes de ce joli métier.

Le succès est acquis aux gredins. Les vrais et dignes hommes sont frustrés par les faiseurs de la considération qui leur est due. Mascarade, désolant carnaval que notre temps où les plus belles notions sont laidement travesties par les « chienlits » de toutes les vertus. Les vaillants, les sincères, les honnêtes, les justes, ce sont MM. Barrès, Daudet, Bérenger, Willy. Partageons-nous l'indignité.

Je souffre toujours lorsque je vois déchiquter par ses contemporains, un homme qu'on leur a jeté en pâture. Mais la campagne particulièrement infâme et tenace menée contre Guilbeaux m'affecte plus douloureusement parce qu'elle vise un compagnon d'armes et un ami.

Voilà cinq ans que je suis lié d'amitié avec Guilbeaux. J'ai fait sa connaissance à Paris. Un communiqué dans le journal ouvrier que je lisais (la *Bataille syndicaliste*, qui depuis la guerre ne s'appelle plus que la *Bataille*, sans doute pour bien marquer que le mouvement ouvrier est passé à l'arrière-plan de ses préoccupations, et que le mot de bataille est aujourd'hui un programme suffisant, une sorte de cri, d'ordre du jour. Demandez la *Bataille...* de la Marne, de l'Yser, de Verdun). Donc, un communiqué de la *Bataille syndicaliste* annonçait une causerie de Guilbeaux. Je m'y rendis. Je trouvais la salle pleine d'un public ouvrier. Guilbeaux s'était vite vite fait remarquer dans les milieux socialistes par sa collaboration aux *Hommes du Jour* et à diverses revues d'avant-garde; et on était venu entendre le jeune et verveux écrivain, le cinglant polémiste parler de ceux qu'il appelait « les boutiquiers de l'art ». Guilbeaux, qui possède un beau tempérament de lutteur, faisait ses premières armes en faveur de la cause populaire qu'il n'a jamais cessé de servir depuis, avec une audace et une ardeur grandissantes.

La discussion qui suivit l'exposé du conférencier m'ayant rangé de son côté, nous allâmes l'un vers l'autre à l'issue de la réunion, nous fîmes route ensemble et nous nous quittâmes amis. Je revis Guilbeaux assez souvent. Sa générosité se dépensait sans compter pour toutes les nobles causes.

* * *

J'étais fixé en Suisse depuis un an et demi, lorsque vint la guerre. J'appris bientôt par la lecture de sa lettre ouverte à Romain Rolland, dont le *Journal de Genève* venait de publier l'*Au-dessus de la Mêlée* que Guilbeaux était demeuré fidèle à sa foi. Cette lettre constitue, à ma connaissance, la première défense publique en France, de la courageuse attitude de Romain Rolland. Guilbeaux, je l'ai su, fut en butte au début de la guerre. à l'hostilité de bien des confrères, dont certains se sont ressaisis depuis et s'emploient à réparer leur prompt capitulation du premier moment.

J'eus le plaisir de retrouver Guilbeaux à Genève. S'il s'y fût livré à quelque détestable activité de nationalisme

haineux, il y eût rencontré le meilleur accueil. Mais il se fit 'au contraire le champion de la réconciliation des peuples. C'est chose qui ne pouvait lui être pardonnée de la part de gens se targuant d'être des « belligérants passifs ». Au surplus, dans la cité, veillaient des embusqués. L'apparition de *demain* fut une révolution. Un malheureux homme, frappé de disgrâce, trouva le bon filon dans cet événement. Il déversa quotidiennement le venin de la calomnie sur le jeune directeur de la vaillante revue. De Genève, où elle avait été amorcée et où elle s'était d'abord cantonnée, la campagne contre Guilbeaux ne tarda pas à se répercuter à Paris. Le degré qu'elle a atteint aujourd'hui accuse le dévergondage de certaines imaginations françaises. Digne revers de l'union sacrée, la calomnie est furieusement à la mode, en France. Il fallait bien d'ailleurs que la République prît sa revanche. Elle était moins bien servie que le roi sous ce rapport. Les émules républicains de M. Daudet ne manquent pas à présent. M. Bérenger, entre autres, ne saurait le jalouser. Tous deux sont de même force : « Jean danse mieux que Pierre, Pierre danse mieux que Jean ».

Quelques accusations contre Guilbeaux :

Guilbeaux, dit M. Daudet, se serait rendu à plusieurs reprises en France avec de faux passeports aux noms de Lefebvre et de James Burkley.

Raymond Lefebvre qui est sur le front depuis le début des hostilités, fait partie d'un groupe d'amis fidèles à Guilbeaux. Dans les lettres échangées entre ces intimes, la censure policière, voyant revenir le nom de Lefebvre, en conclut, — qui pourrait dire pourquoi? — que Lefebvre devait servir à désigner Guilbeaux. James Burkley est tout simplement le pseudonyme qu'avait adopté Guilbeaux à l'*Assiette au Beurre*.

Mais ici, un fait vaut d'être signalé : Guilbeaux apprit un jour qu'il était l'objet d'un rapport de la Sûreté générale française, rapport mentionnant de prétendus voyages de notre ami à Paris, avec de faux passeports aux noms de Lefebvre et de James Burkley. Cela montre assez clairement les accointances de M. Daudet avec la « Tour pointue ». Mais cela n'indique pas une bien grande finesse de flair de la part des policiers.

Guilbeaux serait en relations avec le prince de Bulow. M. Daudet parle d'entrevues qui auraient eu lieu à Evian, à Lucerne et à Berne entre le prince de Bulow et Guilbeaux; le conseiller fédéral Hoffmann aurait même assisté à l'une de ces entrevues. Cela se passait, paraît-il, trois semaines avant la Révolution russe. Daudet croit devoir ajouter : « Ce que je raconte ici est, dans les milieux suisses renseignés, le secret de Polichinelle ».

Nous constatons l'incapacité des gens préposés à la surveillance de Guilbeaux en Suisse, lesquels sont restés dans l'ignorance de ce « secret de Polichinelle ». Car, il faut le noter en passant, la plupart des articles calomnieux publiés à Genève contre Guilbeaux, ne font que signaler les faits mis à sa charge par les journaux français, où se cuisinent de bien malodorants fricots. Il est significatif, vous l'avouerez, que les prétendus agissements de Guilbeaux ici nous soient révélés de Paris, alors qu'il se trouve en Suisse des journalistes si malveillants à l'égard de notre ami.

Guilbeaux aurait été en relations avec Caillaux et les gens du Bonnet rouge.

La très productive imagination de M. Daudet laisse décidément trop à désirer pour la qualité. C'est le procédé classique des reporters pour corser une affaire que de lui donner de multiples ramifications. M. Daudet a commis une omission qui nuit à l'intérêt de son roman. D'aucuns, parmi ses lecteurs, auront été déçus de ne pas

trouver la description d'une entrevue de Guilbeaux avec l'un des personnages politiques de ses relations. Pour ce qui est des « gens du Bonnet rouge », ils n'avaient pas plus la sympathie de Guilbeaux que Guilbeaux n'avait la leur.

Il faut que la franche activité de notre ami offre peu de prise à une critique sincère, pour qu'on en soit réduit à échafauder des feuilletons d'aussi mauvais goût.

C'est que l'épithète de « défaitiste » qu'on a décochée à Guilbeaux, ne pouvait se justifier sans cela. Il est impossible de trouver dans *demain* un autre programme que celui de l'internationalisme conséquent. Si c'est être « défaitiste » que de craindre la victoire d'un gouvernement sur l'autre, avec *demain* nous sommes « défaitistes ». Mais il est un « défaitisme » odieux : c'est le cannibalisme jamais repu condamnant les peuples à l'épuisement. L'inanité de la guerre est suffisamment constatée. La victoire s'avère la *Grande illusion* annoncée par Norman Angell. Ceux-là sont de dangereux possédés et conduiront leur pays à la ruine, qui exigent cette victoire au prix des ultimes sacrifices.

Faut-il rappeler que *demain* a publié des articles en faveur de Liebknecht, la défense de Fritz Adler, et tout récemment des pages magnifiques de Romain Rolland sur Nicolaï? Si Guilbeaux combat surtout les Alliés, c'est parce qu'il pense avec raison que les internationalistes ont le devoir de s'attaquer chacun aux forces mauvaises de son propre pays.

L'internationalisme de Guilbeaux est sans paille et sonne franc. Et c'est précisément cela qui vaut au jeune et vigoureux écrivain d'être si violemment et si indignement attaqué. Mais c'est aussi ce qui lui attire l'estime des hommes de foi.

Guilbeaux a renoncé à la littérature pour se donner uniquement à l'action. Ce n'est pas là une faible preuve de sincérité. Et c'est presque en s'excusant qu'il publia son dernier livre : *Du champ des horreurs*¹. Guilbeaux dépense pour la cause de la paix, une ardeur sans exemple qui force l'admiration.

Ici, nous ne partageons pas l'idéal social de Guilbeaux et nous répudions les moyens qu'il croit nécessaires à la transformation de notre monde mal fait. L'important, c'est que l'idée de réparation et de relèvement, même différemment comprise, existe chez notre ami comme chez nous. Elle est la raison de notre union dans l'opposition aux puissances de mensonge et de haine.

Cependant, on doit la vérité à ses amis. Nous préférons ne pas voir Guilbeaux s'engager dans la voie politique. Il finira par y voir moins large. L'idéal ne s'embrigade ni ne se régente. Il ne peut que se rabougrir, enfermé dans les limites d'un parti. Ainsi, *demain* aurait perdu de son intérêt si Guilbeaux qui le dirige avec intelligence, n'avait su éviter qu'il ne devienne un organe de parti. Pourquoi n'en serait-il pas de même de toute l'action du directeur de *demain*?

Un danger menace tous ceux qui luttent contre l'oppression : c'est de croire qu'ils doivent aliéner leur liberté d'esprit, pour affranchir le monde. Or, la libération humaine ne peut résulter que de la volonté individuelle d'émancipation. Nul n'apportera la liberté aux hommes. Ils doivent la vouloir et la prendre. Notre tâche sera de leur donner cette volonté ; et nous y réussirons d'autant mieux que nous aurons su rester des hommes libres.

CLAUDE LE MAGUET.

¹ Nous parlerons de ce livre en même temps que de la *Danse des morts* de notre ami P.-J. Jouve, dans un prochain numéro.